



HAL
open science

Les figures et conditions d'insertion professionnelle des jeunes diplômé.e.s en architecture (2015-2018) : le cas de l'ENSA Nantes

Bettina Horsch, Pauline Ouvrard

► To cite this version:

Bettina Horsch, Pauline Ouvrard. Les figures et conditions d'insertion professionnelle des jeunes diplômé.e.s en architecture (2015-2018) : le cas de l'ENSA Nantes. Agence nationale de la recherche (ANR). 2023. hal-04046806

HAL Id: hal-04046806

<https://hal.science/hal-04046806>

Submitted on 26 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Axe 5 : Enseignement et profession

Bettina HORSCH et Pauline OUVRARD¹

Nantes Université, ENSA Nantes, École Centrale Nantes, CNRS, AAU-CRENAU, UMR 1563

Les figures et conditions d'insertion professionnelle des jeunes diplômé.e.s en architecture (2015-2018) : le cas de l'ENSA Nantes

Résumé :

L'ENSA Nantes recrute majoritairement ses étudiants parmi les élèves issus de classes socioprofessionnelles moyennes et supérieures dotés de capitaux social et culturel élevés leur donnant un avantage par rapport aux étudiants issus des classes populaires. Si les données quantitatives sur la perception de leur facilité ou difficulté à s'insérer dans la vie professionnelle montrent que les catégories populaires sont désavantagées de nouveau, une analyse qualitative plus fine permet de pondérer ce constat : les étudiants des catégories populaires compensent en multipliant les expériences professionnelles pendant leurs études et à travers la cooptation par des enseignants. Cette pondération est également valable pour les diplômés issus des classes supérieures, qui perçoivent leur insertion comme « difficile ». Leur capitaux acquis avant et pendant la formation leur permettent d'agir comme défricheurs de nouvelles pratiques susceptibles de leur procurer un capital symbolique qui peut se déployer à long terme.

Cette étude s'inscrit dans le prolongement d'une thèse de doctorat portant sur la socialisation professionnelle des étudiants et diplômés architectes à l'ENSA Nantes². Si celle-ci portait sur les sortants de l'école de 2011 à 2014, cette nouvelle enquête, menée auprès des diplômés de 2015 à 2018, propose une analyse des parcours et de l'insertion professionnelle à l'aune de leurs origines sociales. En effet, le mode de recrutement des écoles d'architecture favorise l'admission d'étudiants issus majoritairement des classes socioprofessionnelles moyennes et supérieures³ dont l'ensemble des capitaux (culturel, économique et social) semble les avantager par rapport à la minorité d'étudiants issus des classes populaires admis, tant pour l'entrée dans les écoles que lors de l'insertion professionnelle. Ainsi, l'analyse quantitative démontre que les inégalités sociales semblent se rejouer au moment de l'insertion professionnelle, favorisant les jeunes architectes issus des classes dites « privilégiées » – quand bien même l'école semblait avoir « compensé » ces inégalités au regard des résultats universitaires des différentes catégories sociales enquêtées⁴.

¹ Avec la participation d'Oriane Alletru, stagiaire en mention recherche au laboratoire AAU-CRENAU.

² HORSCH Bettina, *Architecture d'un métier – Les étudiants architectes entre orientation, socialisation et insertion professionnelles : Le cas de l'ENSA Nantes*, Thèse de doctorat sous la direction de Laurent Devisme et Frédéric Charles, Université de Nantes, 2021.

³ En effet, le taux d'étudiants issus d'un père appartenant aux professions et classes socioprofessionnelles supérieures (PCS+) inscrits à l'ENSA Nantes en 2016 (50 %) est de trente points au-dessus de la moyenne nationale (20 %). Ibid, p. 148.

⁴ À ce titre, voir recherche parallèle sur l'acquisition d'un *capital spatial spécifique* permettant une compréhension de l'espace et de sa traduction en projet d'architecture et d'urbanisme, capital grandement valorisé par l'institution. Cf. HORSCH Bettina, OUVRARD Pauline, « Devenir architecte(s) : des espaces de socialisation au capital spatial. Enquête par entretiens semi-directifs filmés et récurrences, le cas des étudiant.e.s de l'ENSA Nantes », *L'enseignement de l'architecture au XX^e et XIX^e siècles (ensARCHI)*, Rapport de recherche, 2023.

Mais que peuvent donc les écoles d'architecture à la reproduction de ces inégalités qui semblent se jouer à l'entrée pour se rejouer à la sortie ? Le déterminisme social est-il si puissant que tout serait joué d'avance et que l'école ne serait pas en mesure de le compenser, voire participerait de sa reproduction ? Quels leviers existe-t-il pour l'institution, ceux qui y enseignent et ceux qui y étudient pour contrer ces inégalités ?

Afin d'envisager des pistes de compréhension de ce qui se joue « hors » et « dans » l'école en matière de reproduction ou de distinction, nous nous sommes intéressées à la figure du « transfuge », comme piste d'exploration de ce que les individus et l'institution « peuvent » pour contrer le déterminisme, ou *quand les déterminismes/inégalités ne se rejouent pas*. Les trajectoires des transfuges est en grande partie permise par l'école comme instrument de formation à des savoirs et des savoir-faire spécifiques aux architectes (compensation du capital culturel) et plus particulièrement dans ce que le temps de l'école offre des espaces de socialisation au milieu de l'architecture (compensation du capital social), ce qui participe de la distinction de ces transfuges par rapport à leur groupe social d'origine. Ainsi, les trajectoires de ces transfuges nous renseignent sur la manière dont des formes de socialisation spécifiques (comme le réseau constitué sur les bancs de l'école, les rencontres avec des enseignants ou des architectes lors de stages en agence ou de formation en quasi-alternance) sont autant d'éléments qui contribueraient à contrer ce déterminisme.

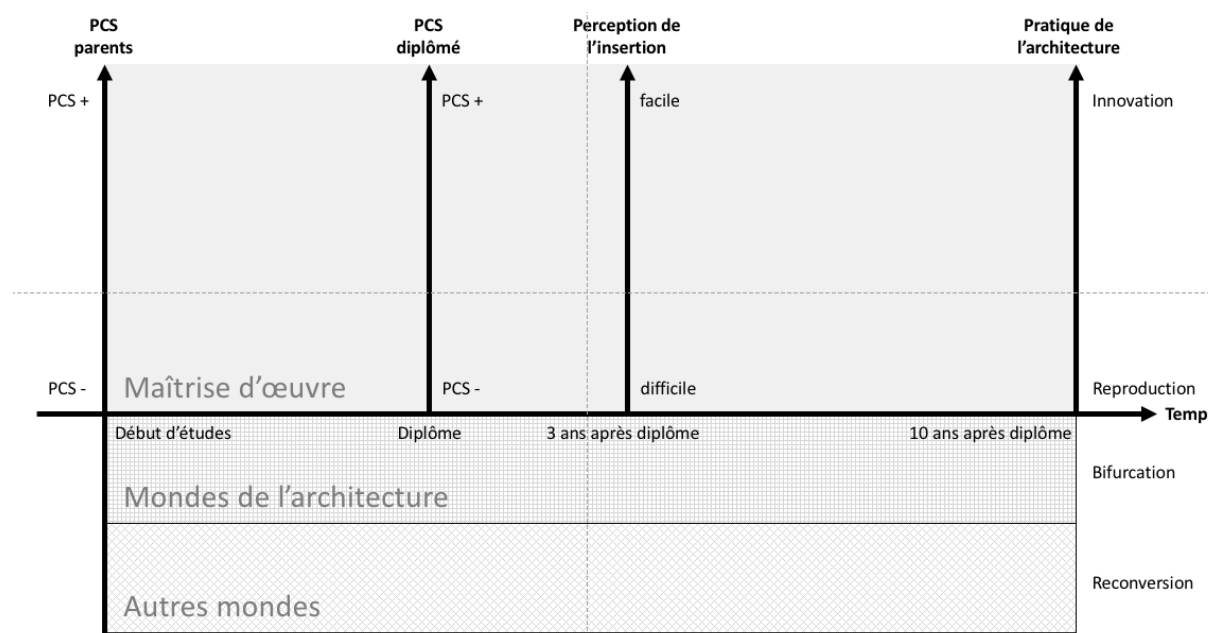
Par ailleurs, la trajectoire des diplômés issus des catégories dites favorisées et qui perçoivent leur insertion comme difficile – appelés temporairement les « déclassés » – documente la manière dont l'institution les a déplacés – ou non – et amené à se positionner sur différentes pratiques plus ou moins innovantes et engagées pouvant expliquer la difficulté d'insertion perçue. Les quatre figures identifiées, les « bifurqueurs », les « reconvertis », les « pionniers-défricheurs » et les « dépassionnés pragmatiques », aideront à comprendre de quelle manière ils participent – ou non – à faire bouger les lignes de l'exercice de l'architecture pour renouveler les pratiques au sein de la maîtrise d'œuvre et, plus largement, dans les mondes de l'architecture. Ces trajectoires et figures présentées ici ne doivent cependant pas laisser entendre qu'il s'agit d'une majorité de diplômés puisque la plupart d'entre eux s'orientent vers l'exercice canonique de l'architecte, salariés dans un premier temps.

Notre méthodologie se fonde sur l'analyse de 122 entretiens semi-directifs avec des diplômés des promotions de 2015 à 2018, effectués en mars 2021 dans le cadre de l'enseignement « Les mondes de l'architecture »⁵. Certains enquêtés sont alors diplômés depuis trois ans, d'autres depuis six ans. Un questionnaire quantitatif portant sur les origines géographique, scolaire et sociale, et la trajectoire d'insertion complète l'enquête⁶. Les trajectoires types des différentes figures identifiées ci-dessus sont représentées graphiquement : une échelle de temps et les différents moments clés du parcours sur l'abscisse ; les PCS, la perception de l'insertion et la pratique architecturale, innovante ou par reproduction sur l'ordonnée (cf. figure 1).

⁵ Dispensé en licence 3, cet enseignement co-coordonné par Bettina Horsch et Pauline Ouvrard propose à l'ensemble de la promotion d'étudiants de saisir les places occupées et les pratiques exercées par les architectes à travers une enquête collective sur les trajectoires d'architectes.

⁶ Contrairement au questionnaire utilisé pour l'étude menée auprès des promotions précédentes, mentionnée ci-dessus, une question complémentaire y a été rajoutée portant sur une échelle de perception de l'insertion professionnelle, allant de facile, assez facile, ni facile/ni difficile, assez difficile à difficile.

Figure 1 : Exemple de schéma de trajectoire type



L'analyse des questionnaires, à travers le croisement des origines sociales des diplômés et la perception de leur insertion professionnelle, permet de constater que les inégalités sociales se rejouent lors de la transition vers la vie professionnelle (chapitre 1). Par une approche qualitative plus fine, nous analyserons les trajectoires en marge des résultats quantitatifs : celles des diplômés dont les *deux* parents sont issus des classes défavorisées et qui perçoivent leur insertion comme « facile » ou « assez facile ». Nous verrons à travers quels vecteurs ces transfuges arrivent à compenser leurs décalages socio-culturels (chapitre 2). Dans un dernier temps nous étudierons les parcours et figures de diplômés issus de deux parents appartenant aux PCS favorisées qui perçoivent leur insertion comme « difficile » ou « assez difficile ». Nous verrons que l'apparente difficulté d'insertion peut cacher, pour certains, des réalités leur permettant d'instaurer des conditions d'exercice professionnel plus favorables à plus long terme (chapitre 3).

1. Quand les inégalités se rejouent à l'insertion professionnelle

Peu d'enquêtes qualitatives et quantitatives ont été menées afin de mieux appréhender les trajectoires des diplômés en architecture et les conditions de leur transition vers la vie professionnelle. Dans une enquête qualitative menée en 1996, Olivier Chadoin avait identifié des « parcours idéaux », des trajectoires allant du parcours « traditionnel » de l'héritier masculin, connaisseur du champ, s'orientant vers l'exercice libéral de maîtrise d'œuvre jusqu'au parcours « hétérodoxe de diversification nécessaire », réservé aux femmes ainsi qu'aux hommes disposant de peu de capital social, peu connaisseurs du champ et obligés de se diversifier à travers des formations complémentaires⁷.

⁷ CHADOIN Olivier, *Trajectoires de jeunes diplômés en architecture et recomposition d'un champ professionnel*, Mémoire de DEA de sociologie sous la direction de Yvon Lamy, Université de Bordeaux II, 1996.

D'autres études qualitatives menées sur les étudiants et les diplômés de l'ENSA Nantes s'intéressent davantage au parcours de diversification et de spécialisation des jeunes professionnels qu'à la relation entre la trajectoire d'insertion professionnelle et leurs origines sociales⁸.

Les enquêtes quantitatives menées chaque année par l'Observatoire de la scolarité et de l'insertion professionnelle du ministère de la Culture renseignent sur la part des diplômés insérés dans le champ de l'architecture, de l'urbanisme et du patrimoine bâti⁹. Si les PCS du chef de famille font partie des informations récoltées par questionnaire envoyé aux jeunes diplômés, les synthèses publiées par le ministère n'en font pas état. À partir des tableaux bruts assemblés au ministère, il est toutefois possible de constater que les diplômés issus de parents cadres et de professions intellectuelles supérieures sont plus nombreux à réussir à aller au terme de leurs études que ceux issus des classes populaires¹⁰.

Parmi la littérature anglophone, une recherche récente¹¹ propose l'analyse de la construction d'identités professionnelles à travers la trajectoire d'étudiants et de diplômés d'une université américaine. Dans son étude de cas, Thompson fait ressortir trois types d'identités : les identités « alignées », « désalignées » et « déconnectées ». Bien que les PCS des parents ne constituent pas un critère d'analyse, nous pourrions tirer quelques parallèles avec la figure du « dépassionné-pragmatique » ci-dessous.

Les travaux antérieurs, menés dans le cadre de la thèse de Bettina Horsch, basés sur le corpus des diplômés de 2011 à 2014, avaient montré que les diplômés issus des classes supérieures sont plus mobiles que les autres groupes sociaux, s'insèrent dans le champ de l'architecture en trouvant un premier emploi à la fois par le marché dont ils maîtrisent les codes d'accès ainsi que par les relations qu'ils ont pu tisser avec les professionnels rencontrés lors de leur cursus de formation. Ils cherchent à renforcer leur légitimité sur le marché du travail par des formations de spécialisation ou d'approfondissement ainsi que l'habilitation. Une très grande majorité des diplômés issus des PCS populaires est insérée rapidement dans le champ. Ils misent sur l'habilitation mais relativement peu poursuivent des formations de spécialisation, souvent proposées dans des écoles ou universités parisiennes où ils s'installent moins que les autres groupes. Au stade de leur primo insertion la reconversion n'est pas une option pour eux. Nous avons conclu, grâce à ces éléments quantitatifs, que la transition vers la vie professionnelle s'opérait globalement de manière égalitaire, bien que de nombreux biais invoqués puissent troubler ces résultats et qu'il convenait de poursuivre ces recherches par une analyse qualitative¹².

L'analyse de la perception de la facilité/difficulté à s'insérer dans la vie professionnelle, introduite dans le questionnaire soumis aux promotions 2015 à 2018, est sans appel : les inégalités se rejouent à l'insertion. En effet, si 30% des diplômés interrogés perçoivent leur insertion comme difficile ou assez difficile, ils sont 38% parmi les classes populaires et 25% parmi les classes supérieures (écart de 13 points). À l'inverse, la moitié (51%) des enquêtés ressentent leur insertion comme facile ou assez facile,

⁸ BESSEAU Patrick, *Enquête archi 2000 – École d'architecture de Nantes*, Rapport d'étude, École d'architecture de Nantes, 1998. GAUTIER Jonathan, « Complexification du marché du travail et orientation professionnelle : analyse des fondations d'un projet professionnels chez les futurs architectes », in *Relief*, n° 22, Ruptures et irréversibilités dans les trajectoires : Comment sécuriser les parcours professionnels ? Centre d'études et de recherche sur les Qualification (CEREQ), Marseille, 2007.

⁹ L'insertion professionnelle des jeunes diplômés en architecture - Enquête sur les diplômés de l'enseignement supérieur Culture (DESC). Ces enquêtes, élaborées par l'Observatoire de la scolarité et de l'insertion professionnelle du ministère de la Culture, sont publiées sur l'Intranet du ministère de la Culture.

¹⁰ Pour ce faire nous avons comparé la distribution des PCS des chefs de famille des premiers inscrits des années 2006 à 2012 avec celles des diplômés des années 2012 à 2018. Horsch, 2021, op. cit., tableau 210, annexe 7.

¹¹ THOMPSON James, *Narratives of architectural education, from student to architect*, Routledge research in architecture, Londres, 2019.

¹² HORSCH, op. cit., p. 469 et suivantes.

ils sont cependant bien plus nombreux chez les diplômés des classes favorisées (63%) que chez les classes populaires (40%, écart de 23 points).

Tableau 1 : Difficulté/facilité d'insertion perçue par les diplômés interrogés, selon la PCS du père, en %

PCS du père	PCS supérieures (B)	PCS intermédiaires	PCS populaires (A)	Total	Écart (A-B)
Difficile et assez difficile	25	30	38	30	+13
Ni difficile, ni facile	13	35	23	19	+10
Assez facile et facile	63	36	40	51	-23
Total	100	100	100	100	
Effectif	64	17	40	121	

Les écarts sont assez semblables pour la perception en fonction de la PCS de la mère. Il est de 8 points en défaveur des diplômés des PCS populaires pour une insertion difficile et assez difficile et de 20 points quant à une insertion facile et assez facile. Ce sont les diplômés dont la mère appartient aux professions intermédiaires qui sont les moins nombreux à percevoir leur insertion comme difficile ou assez difficile et les plus nombreux à la percevoir comme facile ou assez facile par rapport aux autres classes socioprofessionnelles. En effet, nous avons montré que de nombreux diplômés sont issus d'un père et/ou d'une mère enseignant du secondaire possédant un capital culturel élevé¹³.

Tableau 2 : Difficulté/facilité d'insertion perçue par les diplômés interrogés, selon la PCS de la mère, en %

PCS de la mère	PCS supérieures (B)	PCS intermédiaires	PCS populaires (A)	Au foyer	Total	Écart (A-B)
Difficile et assez difficile	32	19	40	33	30	+8
Ni difficile, ni facile	13	24	25	0	19	+12
Assez facile et facile	55	56	35	67	51	-20
Total	100	100	100	100	100	
Effectif	38	41	32	9	120	

Rappelons qu'il s'agit, pour l'évaluation de la difficulté ou facilité d'insertion, d'une *perception* des diplômés basée sur une comparaison avec leurs pairs ou avec les attentes sociales que l'obtention du diplôme en architecture sous-tend. Elle nécessiterait d'être objectivée par des éléments plus saillants (conditions salariales et contractuelles, possibilités d'évolution, satisfaction du poste occupé, responsabilités...). La tendance est cependant claire et interroge la capacité de l'école à contrer les formes de déterminisme qui se construisent bien avant l'entrée dans l'enseignement supérieur et qui se rejouent à la sortie.

Nous nous intéressons, dans les deux chapitres suivants, aux trajectoires de diplômés qui contredisent l'analyse quantitative ci-dessus, c'est-à-dire, les diplômés issus des PCS populaires, les « transfuges », et ceux issus des PCS favorisées, les « déclassés ».

2. Les transfuges : quand les inégalités ne se rejouent pas

Nous analysons ici les parcours de diplômés d'origine modeste ayant perçu leur insertion comme facile ou assez facile. Pour preuve, aucun délai ne s'est écoulé entre l'obtention du diplôme et leur première activité professionnelle rémunérée pour la majorité d'entre eux.

¹³ Ibid., p. 211.

Une large majorité s'est saisie de l'enjeu de l'insertion professionnelle bien avant l'obtention de son diplôme. Certains adoptent ainsi des postures qui visent, dès la licence, à la multiplication des stages ou des missions « Esquisse », la junior-entreprise de l'ENSA Nantes. Certains expriment le besoin de découvrir « *la réalité du métier* », d'autres la peur de ne pas trouver du travail à la fin de leurs études, soit à cause des dernières répercussions de la crise économique des années 2010, soit par manque de confiance en leurs capacités à être architecte. Étant dans l'obligation de gagner de l'argent pour financer leurs études, ils remplacent assez vite un « *taff étudiant pour aller en stage en agence* ». Pour les étudiants d'origine modeste, la rencontre avec les acteurs professionnels est un moyen de pallier leur manque de réseau et leur décalages socio-culturels, comme le décrit cette diplômée issue de l'immigration :

« Bah en fait le premier truc que je me suis dit moi, euh, c'est que je viens pas d'une famille ou y'a des architectes, euh je connaissais pas d'archis, enfin j'en connaissais qu'une et c'est tout quoi et je savais que j'étais pas forcément dans la meilleure position pour si tu veux choper un premier job et ça, j'en étais vraiment consciente, parce que bah, je voyais bien que d'autres amis ils avaient des contacts et que ça marchait comme sur des roulettes quoi. Et je m'en suis surtout rendue compte à mon premier stage de première année, tu sais où tu fais le stage chantier, et j'ai vraiment galéré à trouver le stage, vraiment vraiment galéré, jusqu'à ce que bah finalement j'ai eu un contact et c'est comme ça que j'ai eu mon stage ».

En cycle master, si certains optent pour un stage long d'un semestre, d'autres choisissent une forme d'alternance à raison d'un ou deux jours par semaine en agence et trois à quatre jours à l'école¹⁴. Ces expériences professionnelles sont souvent décrites comme « *un déclic* », où les études à l'école et la pratique en agence se complètent utilement pour faire entrevoir aux étudiants leurs futur métier :

« Bah moi j'en avais conscience [...] moi c'est ce que je me suis dit, il faut que... fallait que je me bouge avant de terminer mes études. En gros mon objectif c'était, quand je termine l'école faut que j'ai déjà quelques expériences dans mon sac pour pouvoir trouver un job plus facilement et aussi parce que moi j'avais plus de pression de trouver un travail directement après l'école si tu veux, genre j'aurais pas pu me permettre de ne pas travailler après l'école parce que bah j'avais pas d'argent quoi, je vivais chez mes parents et j'avais pas envie de finir ma vie chez eux quoi [rires] donc ça c'était motivant. »

Les diplômés transfuges ont en commun d'avoir trouvé leur premier emploi par le biais de leurs stages, pour certains dans les premières agences où ils ont exercé, pour d'autres grâce à la cooptation par un enseignant de l'école étant également gérant d'agence. « *Tout est question de réseau* », comme le constate une des diplômées interrogées. Cette façon de s'insérer n'est cependant pas propre aux diplômés issus des classes modestes. Comme nous l'avons montré, 23% des diplômés des années 2011 à 2014, toutes classes socio-professionnelles confondues, avaient pu trouver un premier emploi grâce aux stages effectués et 14% grâce à la cooptation¹⁵ :

« J'ai fait un autre stage à mi-temps donc avec (nom de l'agence), on est devenus assez proches [...] donc du coup cette dernière année-là [des études] d'archi j'ai passé quelques mois avec eux voilà, j'ai eu mon diplôme et ils m'ont embauché tout de suite après et pareil j'ai dû rester quelque mois chez eux ».

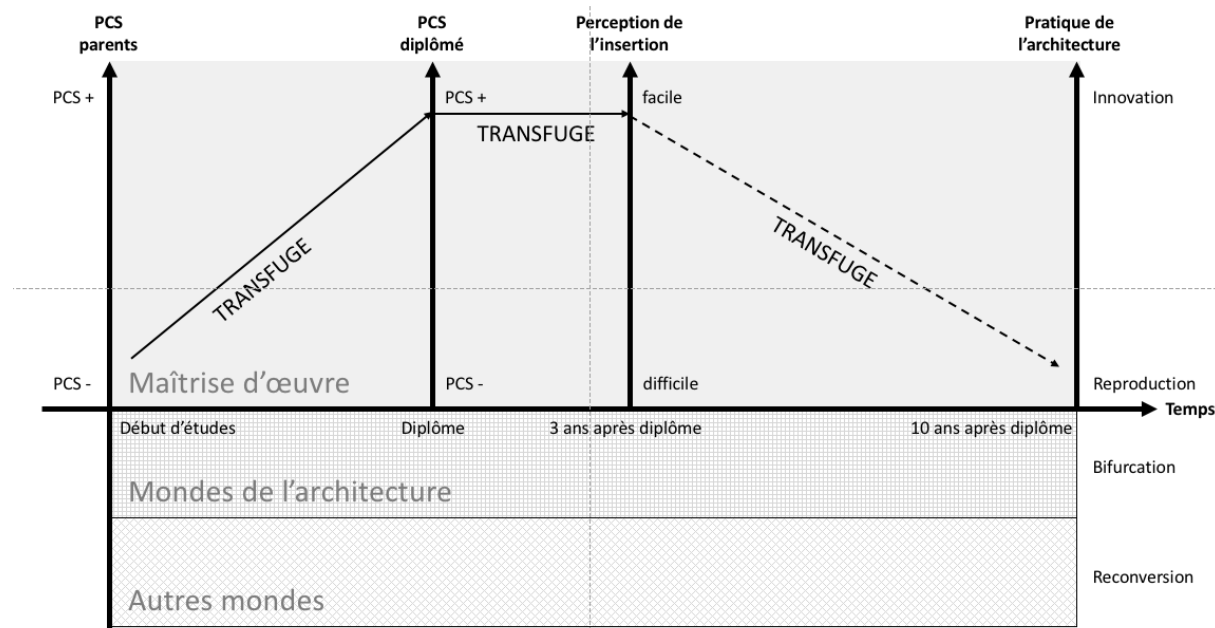
¹⁴ Rappelons qu'avant la réforme du stage de formation pratique de master à l'ENSA Nantes, celui-ci s'effectuait à temps partiel pendant un semestre d'études ou pendant les congés d'été, faute de place dans l'emploi du temps. La durée du stage était à cette époque de deux mois, comme dans la plupart des écoles françaises. La durée a été augmentée, en 2017, à quatre mois (64 jours) et un semestre de stage a été aménagé dans l'emploi du temps, au détriment d'un projet long.

¹⁵ HORSCH, op. cit., p. 423.

L'immense majorité des transfuges sont, au moment de l'entretien, salariés en CDI dans des sociétés d'architecture – la plupart à Nantes – et effectuent les tâches « classiques » de la maîtrise d'œuvre : conception architecturale pour tous, suivi de chantier et études techniques pour certains. Ils reproduisent ainsi, sous la forme de salariat, l'activité canonique de l'architecte que certains de leurs enseignants (de projet) ont érigé en modèle. Il est frappant que ces diplômés travaillent tous dans des agences ayant une certaine renommée régionale, voire nationale, ayant obtenu divers prix d'architecture et étant publiées régulièrement dans des revues spécialisées. Mais les responsabilités que portent les jeunes professionnels dans ces agences de renom semblent pour la plupart assez limitées. Un diplômé avoue « *tourner un peu en rond* », une autre dit avoir très peu d'autonomie en conception.

« Nos patrons, vraiment, ce sont vraiment eux qui se réservent la conception et... la vision architecturale de l'agence, c'est eux quoi. Et nous, on va pas non plus recopier leurs dessins, mais on va suivre, on va travailler en très étroite collaboration avec eux. Et ce sont un peu eux qui vont nous donner les directives, enfin... les grands concepts, les grandes lignes, on va, ça se fait quasiment jamais que ce soit moi ou des collègues plus expérimentés, de la conception en autonomie... c'est très, très rare ».

Figure 2 : Schéma de trajectoire des transfuges



Aucun diplômé n'a suivi, à ce stade, de formation de spécialisation – contrairement aux diplômés issus des PCS supérieures. Certains ont obtenu leur HMONP qu'ils considèrent par eux comme l'achèvement de leur formation initiale, sans qu'ils aient un projet concret d'installation en leur nom propre : « *Je voulais que ce soit fini, que l'école soit finie* » ; d'autres veulent « *s'en débarrasser* ». Aucun transfuge n'est inscrit, au moment de l'entretien, à l'ordre des architectes¹⁶. Leur projection professionnelle semble assez ambiguë, voire contradictoire, comme s'ils étaient tiraillés entre le salariat relativement

¹⁶ Une des diplômées transfuges s'est inscrite à l'instance ordinaire début 2022 (c'est-à-dire sept ans après l'obtention de son DEA et trois ans après son habilitation) et exerce, au moment de la rédaction de cet article, en son nom propre. Elle travaille cependant dans un segment relativement peu prestigieux, l'aménagement intérieur et la maison individuelle.

confortable et la reproduction d'un idéal à atteindre, celui de l'architecte libéral ou associé, comme une grande partie de leur enseignants de projet à l'école.

Pratiquement tous entretiennent des rapports positifs avec leurs études. « *Les études, justement, avec le recul, [...] c'est vraiment fait pour t'ouvrir l'esprit et puis d'apprendre l'archi quoi, tout bêtement et en fait tous les trucs un peu chiants, beaucoup plus terre-à-terre professionnel, bah tu l'as sur le tard et puis ça se passe très bien en fait* ».

3. Les diplômés issus des classes favorisées : déclassés ou pionniers ?

Parmi les diplômés issus des classes favorisées ayant perçu leur insertion comme « difficile » ou « assez difficile », nous avons identifié plusieurs figures : celle des « bifurqueurs » qui se détournent de la maîtrise d'œuvre en cherchant leur voie dans les mondes de l'architecture ; les « reconvertis » qui quittent la filière de leurs études ; les « dépassionnés pragmatiques » qui ne s'engagent que partiellement dans leur parcours d'études et professionnel ; enfin, les « pionniers-défricheurs » qui aspirent à pratiquer l'architecture autrement¹⁷.

Parmi ces « déclassés », les bifurqueurs sont les plus nombreux. Le délai écoulé entre l'obtention du diplôme et leur première activité rémunérée n'est ici pas un critère fiable pour confirmer leur perception, un certain nombre exercent d'abord d'autres activités qui retardent volontairement l'entrée dans la vie active.

Les bifurqueurs – chercher sa voie dans les mondes élargis de l'architecture

Nous entendons par bifurqueurs les diplômés qui se détournent de l'exercice canonique de l'architecte et qui cherchent leur chemin dans des postes salariés dans d'autres domaines des mondes de l'architecture. Ces parcours représentent ainsi bien la diversification des métiers de l'architecture, dans lesquels s'engagent davantage les femmes, rappelant la formule d'Olivier Chadoin d'activités « impures », en opposition avec « faire de l'archi pure »¹⁸.

Les bifurqueurs développent assez tôt un intérêt pour des domaines autres que la maîtrise d'œuvre architecturale en particulier de l'urbanisme. Cet intérêt est suscité ou renforcé par l'enseignement de projet sur la grande échelle en troisième année et, plus largement, par les apports en sciences humaines et sociales en licence et master, décrits comme le déclenchement d'autres parcours possibles. Les choix de projets en master, voire les destinations et choix d'enseignements durant leur mobilité académique s'opèrent ainsi en fonction des nouveaux intérêts « déplacés » : « *J'ai découvert la sociologie et là j'ai vraiment accroché, c'était très riche. [...] Après la découverte de la sociologie, je me suis très vite tournée vers les questions urbaines, [...] non, euh, mes doutes [quant à son envie de travailler en maîtrise d'œuvre] sont venus après... [au moment de l'insertion]* ».

Si le stage de formation pratique – effectué en agence d'architecture ou dans des structures de spécialisation – est jugé comme formateur, ils ne cherchent pas à accumuler de l'expérience. Certains le regrette cependant *a posteriori* : « *Mais si je devais avoir un regard critique sur ce que j'aurais aimé... ouais peut-être faire plus de stages pendant l'école d'archi, être plus en contact avec le monde professionnel.* »

¹⁷ Nous avons écarté le registre d'insertion de « l'héritier », figure devenue aujourd'hui très rare. En effet, seul l'un des diplômés correspondant aux deux critères est le petit-fils d'un ancien directeur d'Unité pédagogique d'architecture (UPA) et neveu d'un « *certain nombre d'architectes* ».

¹⁸ CHADOIN Olivier, « Féminisation. La fin d'un modèle », *Urbanisme*, n° 302, septembre-octobre 1998, p. 71-74.

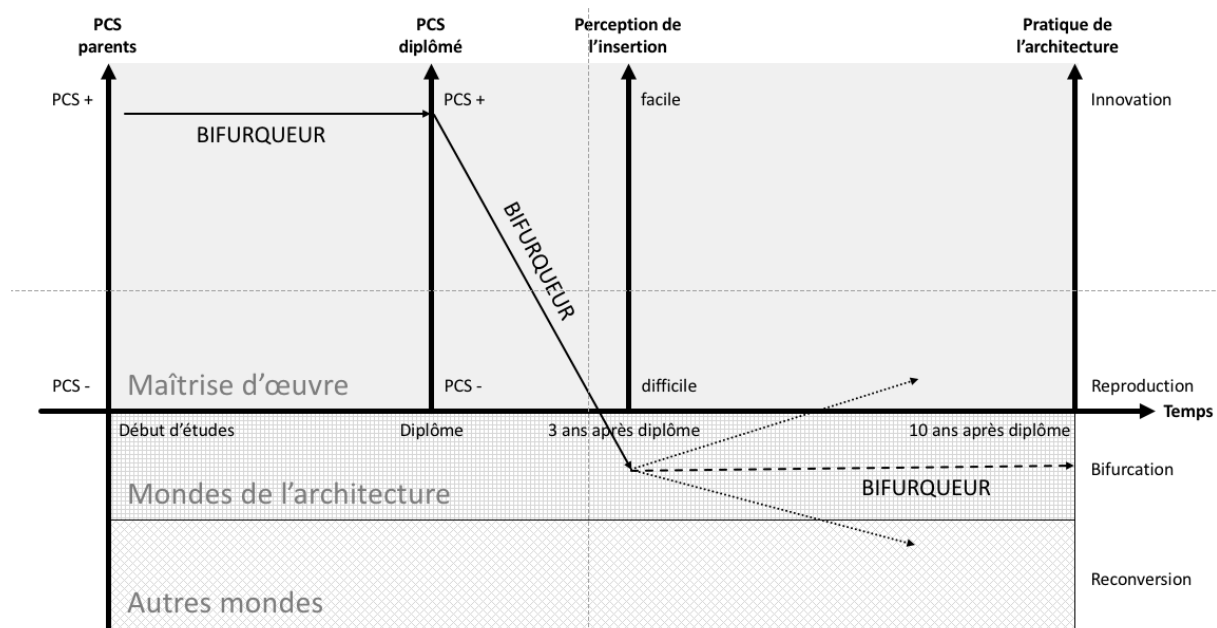
La période après les études est marquée par un flottement, une quête professionnelle. Ils s'engagent temporairement dans des collectifs, voyagent ou pratiquent d'autres activités. « *Enfin je flippais un peu du monde de l'agence traditionnelle quoi. Et en fait, je faisais que repousser le moment où je devais me confronter à ce monde-là.* » Certains disent avoir été « *paumés* », avoir « *paniqué* », évoquent « *un truc qui bloquait professionnellement* », le « *syndrome d'imposteur* ». Certains tentent une expérience en tant que salarié en agence ou en freelance mais ne se voient pas dans l'exercice canonique à long terme.

Ils finissent par s'inscrire dans une formation complémentaire dans un domaine auquel ils ont été sensibilisés sur les bancs de l'école et dans lequel ils se projettent davantage. Ils la considèrent comme un « *passage obligé* ». Après une première expérience professionnelle dans une agence en Argentine, une diplômée souhaite se « *spécialiser en urba parce que euh... les endroits où j'avais envie de bosser, c'était important d'avoir le double diplôme* ». Ainsi, tous les diplômés bifurqueurs ont obtenu un parchemin supplémentaire dans diverses formations de spécialisation ou d'approfondissement à Paris, à diverses phases de leur trajectoire : soit directement après leur formation initiale, soit un an ou deux après. Ces formations, souvent organisées en alternance ou se terminant avec un stage, mènent pour la majorité assez facilement à un premier emploi, également à Paris ou en Île-de-France.

Après les doutes de la période de primo-insertion et la quête professionnelle qui s'en est suivie, les diplômés ayant bifurqué semblent avoir trouvé leur voie professionnelle. À ce stade de leur trajectoire, ils ne souhaitent pas revenir à la maîtrise d'œuvre.

« Alors si je reviens vers de la maîtrise d'œuvre, ce sera de la maîtrise d'œuvre urbaine, de toute façon, donc ça sera bah pour faire des master-plans, des plans-guides, des espaces publics, euh... je me vois pas du tout travailler à l'échelle du bâtiment : c'est pas quelque chose qui m'intéresse... euh... et euh... pour le moment, non... j'adore... donc je dirais que non non je resterai bien... je resterai dans ce type de structure, dans le bureau d'études [en programmation urbaine] ».

Figure 3 : Schéma de trajectoire des bifurqueurs



Contrairement aux « *dépassionnés pragmatiques* » (cf. ci-dessous), les bifurqueurs ont un rapport très positif à leur formation initiale. Un diplômé travaillant, au moment de l'entretien, en tant que chef de projets chez un aménageur regrette cependant son engagement partiel lors de sa formation initiale :

« Bah ouais, c'est trop bien franchement, moi je regretterai jamais. Le seul truc dont je regrette un peu, c'est m'être dit "ouais il faut profiter des études. Les études d'archi, c'est top". Mais du coup, moi à force de profiter, je me suis limite pas assez impliqué à certains moments, tu vois, du coup je suis passé à côté de trucs aussi, tu vois, de connaissance de voilà... Mais en soi enfin on peut pas espérer meilleures études. »

Les reconvertis – entre désenchantement et réactivation des savoir-faire acquis pendant les études

Les reconvertis parmi les PCS+ sont des cas assez particuliers, plutôt inclassables, et mériteraient une analyse plus fournie. Les reconvertis parmi la population enquêtée sont davantage issus des classes populaires et des professions intermédiaires. Nous pouvons distinguer ceux qui se reconvertisent directement à l'issue de leurs études sans avoir tenté de travailler en maîtrise d'œuvre ou dans d'autres domaines des mondes de l'architecture. Il peut s'agir de diplômés qui souhaitent poursuivre une passion ancienne ou naissante, réprimée par pression familiale ou par autocensure, ou qui ne se projettent pas en agence et qui cherchent ainsi une issue par une autre formation ou activité.

D'autres se reconvertisent après quelques années d'expérience professionnelle, le renoncement à la pratique architecturale étant déclenché par une ou plusieurs mauvaises expériences, des conditions de travail difficiles ou une perte de sens de l'activité pratiquée au quotidien. Pour certains, le choix géographique opéré en début de carrière peut accentuer leur perception d'une insertion difficile. Dépourvus de relations dans leur nouvel environnement de travail, trouver ou changer de poste s'avère délicat.

À ce titre, une diplômée cumule plusieurs difficultés. S'étant découvert une passion pour la montagne lors de ses études, elle fait le choix de chercher du travail dans une agence en région alpine. Elle met neuf mois pour trouver son premier CDD d'un an, grâce à une amie de l'école d'architecture qui y avait été embauchée et qui souhaitait partir : *« Elle m'a pistonnée »*. Des relations difficiles entre plusieurs personnes de l'agence rendant l'ambiance désagréable, elle répond favorablement à une agence dans une station de ski, à laquelle elle avait postulé pendant les neuf mois de recherche d'emploi. Elle souhaite toutefois terminer son premier CDD et part rejoindre cette nouvelle agence trois mois plus tard. Mais ses nouveaux patrons mettent fin à son contrat au bout de la période d'essai.

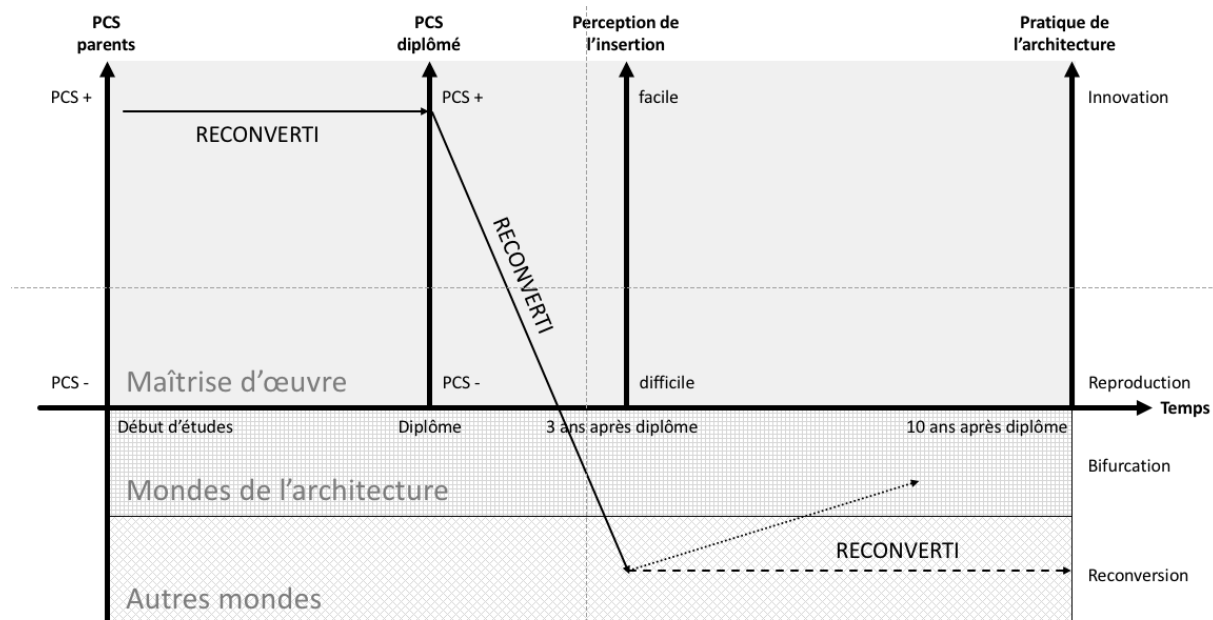
« En gros ils auraient voulu que je sois plus autonome, plus rapidement machin enfin voilà. Ça allait pas, je pense que c'était un peu une période de stress pour eux parce que ben... ils avaient [entretemps] embauché trois personnes avant moi et puis moi j'arrivais sur le tas et du coup ils s'étaient tapé de former trois personnes et là j'arrivais, il fallait aussi me former. Et du coup ça devenait je pense lourd... La patronne était enceinte... Tous les chantiers devaient se mettre en route à ce moment-là. C'était vraiment le gros gros stress et je pense qu'ils se sont dit "là ça fait trop". Enfin, avec mon arrivée et... et voilà, du coup ils ont fini, mis fin au contrat et donc bah après tout ça je me suis "bon euh... je, euh... là franchement l'archi ça me fait chier". Euh... les agences c'est vraiment compliqué, fin c'est... enfin et puis j'étais dégoûtée quoi. Je m'y attendais tellement pas que... que ça puisse arriver que... que je me suis dit "bon vas-y, je vais faire autre chose". Et donc j'ai regardé un peu les formations possibles. Je me suis même projetée dans un CAP à un moment donné. Enfin, faire de l'artisanat, menuiserie, charpente ou même euh... qu'est-ce que c'était... jardinier, enfin carrément autre chose, enfin je me disais quand même que ça serait bien trouver une formation qui fasse le lien avec les études d'archi mais qui me permette de retourner à l'architecture d'une autre manière. »

Elle s'inscrit finalement dans un master 2 « Géographie et aménagement de la montagne ». La formation est pour elle un moyen de se faire un nouveau réseau professionnel sur place et de retrouver du travail en passant par la case du stage professionnel :

« Ça voulait dire que j'avais six mois de cours et ensuite six mois de stage et en fait, je balisais tellement parce que finalement je me suis fait virée d'une agence d'archi et je me disais que je n'avais plus confiance en moi. Et je me disais que ben... retrouver un emploi grâce à un stage bah ce serait plus facile quoi. Plutôt que de me représenter dans une autre agence lambda en disant "salut alors moi ma dernière expérience, c'est un CDD avorté au bout de la période d'essai" c'est pas évident quoi. Voilà pour quelqu'un... pour qu'un patron te refasse confiance après ça et puis que toi-même tu surmontes ce truc bah c'est pas facile. Et du coup je me suis dit bon bah très bien, cette formation elle va être intéressante et puis en plus au-delà de... au-delà de ce que ça pouvait me permettre comme débouché professionnel je me disais bah c'est super parce que je vais retourner en fac, je vais me faire des amis dans le coin parce que mine de rien je suis... j'ai débarqué en Savoie et avant ça je venais de Nantes. Donc je connaissais personne, c'était pas facile quoi c'est vrai. En même temps j'étais trop contente parce que c'est là ou je voulais être mais j'ai pas... j'avais pas de réseau du tout et donc ça, ça a été hyper dur pendant les fameux neuf mois de recherche de boulot, j'avais tellement pas de réseau que les gens étaient en mode bah... enfin ça avait aucun sens pour eux que je vienne de Nantes, enfin le réseau c'est hyper important. Vraiment, vraiment vraiment ça c'est... faut bosser le réseau. »

Elle effectue son stage dans un parc national et décroche ensuite un CDD de huit mois pour concrétiser son stage quant à alimentation en eau, aux systèmes d'assainissement et à la gestion des déchets des refuges de montagne. « Technicienne de refuge », elle espère pouvoir se rendre « indispensable » pour que son CDD soit renouvelé, mais elle doit à terme passer le concours de la fonction publique pour pérenniser sa situation.

Figure 4 : Schéma de trajectoire des reconvertis



On voit bien à travers le parcours de cette diplômée que la frontière entre les différentes figures est parfois difficile à placer. Sa trajectoire se trouve à la croisée des figures de reconverti et de bifurqueur – son activité actuelle étant en lien avec la gestion d'un certain patrimoine –, voire de dépassionné (cf. sous-chapitre suivant) : « je savais où je voulais aller [géographiquement, après les études] mais c'est

tout et je pense que j'étais peut-être même plus motivée par mes activités en dehors du boulot que le boulot en soi ».

Les dépassionnés pragmatiques – un « boulot comme un autre »

Les « dépassionnés pragmatiques » se caractérisent par une vocation plutôt tardive qui s'exprime davantage par un choix de formation que par un choix de métier. De ce fait, ils n'ont pas effectué le stage de 3^{ème} dans une agence d'architecture – ils s'étaient d'abord intéressés à d'autres métiers avant de se tourner vers l'architecture. Malgré des activités de loisirs et des voyages effectués à l'adolescence avec leurs parents leur permettant de s'ouvrir au monde, la transition du lycée vers les études supérieures est vécue comme un véritable choc. Les modes d'apprentissages en école d'architecture, peu communs avec ceux du secondaire, déstabilisent un certain nombre d'entre eux.

La construction de leur parcours se fait sans véritable stratégie, voire par évitement de certaines options réputées difficiles, les choix de différents éléments qui constituent leur parcours se font par mimétisme avec leur pairs ou par opportunité. *« Donc j'ai jamais vraiment réfléchi, honnêtement, j'ai jamais vraiment réfléchi : Qu'est-ce que ça va m'apporter pour mon diplôme ? »* Les études ne les passionnent pas et prennent trop de place à leur goût. Ils ne s'y engagent pas complètement.

« Je faisais toujours le maximum de ce que je pouvais faire, mais entre guillemets le minimum quand même. Tu vois, je faisais... je bossais, je faisais mes projets, je voilà, mais j'ai jamais essayé de faire plus. Et... je pense que sur le moment, bah c'est que c'était déjà trop ».

Cette absence de stratégie particulière s'explique par leur manque de projection et la manière dont ils souhaitent exercer plus tard. L'engagement partiel dans les études l'est également pour les stages : ils ne font que le minimum obligatoire et n'ont ainsi que peu d'expériences professionnelles à l'issue de leurs études. *« C'est tellement demandant comme études et j'étais tellement à fond pendant toutes les années, pendant l'année scolaire, que j'avais pas envie de faire un autre stage en plus pendant l'été. »*

Leur éventuel engagement dans des activités associatives et festives de l'école n'empêche pas une remise en cause des méthodes pédagogiques et un rapport conflictuel avec l'école. La revue critique faite par les enseignants dans l'atelier de projet est vécue comme cassante voire humiliante et contribue chez certains à une perte de confiance en eux. Le stage obligatoire leur donne l'impression d'un grand fossé entre ce qui est enseigné à l'école et la réalité du métier en agence à laquelle ils ne se sentent pas suffisamment préparés. Ils reprochent à l'école le manque d'enseignements économiques, réglementaires et constructifs.

« Fin en fait, moi honnêtement, des cours à l'ensa, j'ai l'impression [...] j'en retiens pas grande chose quoi. Ou c'était... En gros c'était un peu pour marquer sur le papier que voilà, on a fait de la construction. [...]. Je crois qu'à l'école, je savais même pas vraiment [...] qu'est-ce qu'il y avait d'autre à faire à l'agence que, euh, de dessiner ton projet [...], j'ai été très très surprise de la réalité. »

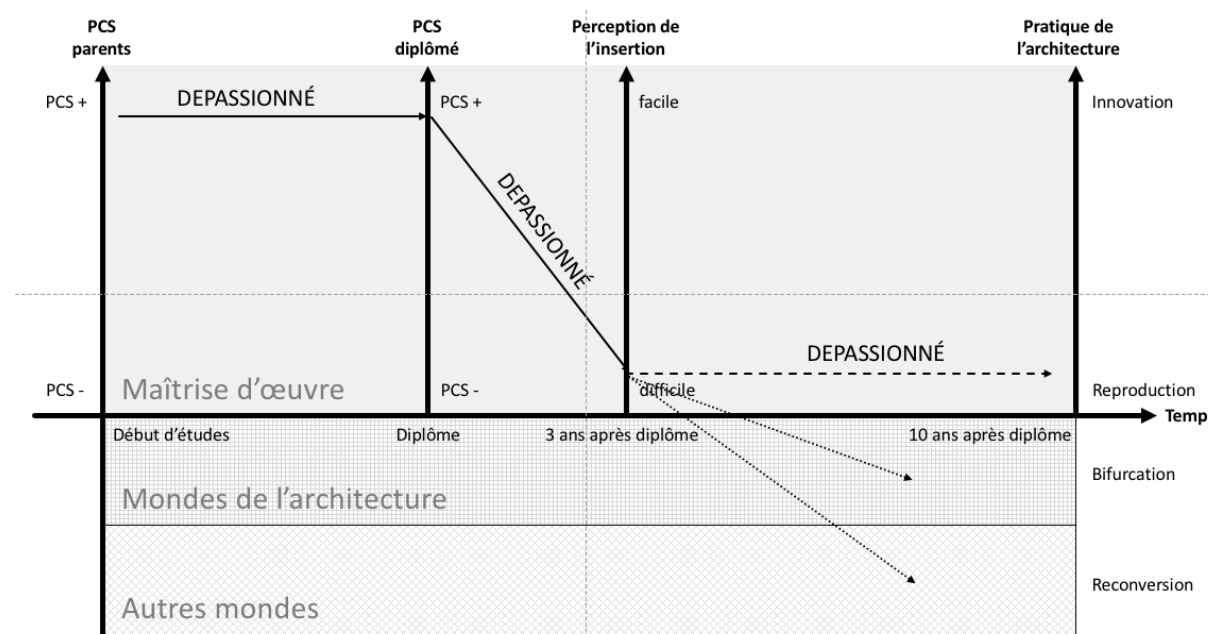
L'insertion professionnelle est affrontée avec beaucoup d'appréhension, voire retardée par un voyage ou une activité sans relation avec l'architecture. *« J'avais pas du tout envie de commencer à travailler direct quoi. Ça me faisait, en fait, ça me faisait vraiment peur et donc je préférais repousser le truc, plutôt que de, plutôt que de l'affronter voilà ! »*. Mais il faut bien devenir autonome un jour et la recherche d'emploi, une « longue traversée de désert », s'avère difficile puisque ces étudiants avaient omis, par désintérêt, de se constituer un réseau professionnel et d'accumuler de l'expérience professionnelle. Ces dépassionnés finissent toutefois par trouver un emploi en agence et peuvent cumuler, lors des premières années, des contrats précaires. Si le travail peut leur plaire, il ne les

passionne pas. Il s'agit finalement « d'un boulot comme un autre » qu'ils ne se voient pas faire toute leur vie.

« Dans le meilleur des cas, si on se reparlait dans cinq ans, j'aimerais ne plus être en architecture. [...] J'aime bien ce que je fais, mais [...] c'est pas ma passion, et je pense que j'aimerais bien faire un truc qui me passionne plus, voilà. »

Mais faute de mieux ils cumulent de l'expérience en agence leur procurant davantage de légitimité perçue. Ils ne suivent pas l'actualité architecturale et souhaitent clairement séparer vie professionnelle et vie personnelle. Se projetant plutôt salariés, ils ne voient pas l'intérêt d'obtenir leur habilitation. En ce sens, un parallèle peut-être tiré avec l'identité déconnecté (*disconnected identity*) que les travaux de Thompson ont mis en exergue¹⁹.

Figure 5 : Schéma de trajectoire des dépassionnés pragmatiques



Les pionniers-défricheurs – pratiquer l'architecture autrement

Ce sont majoritairement des hommes qui peuvent être caractérisés comme des « pionniers-défricheurs ». Ils ont, pour la plupart, une vocation plutôt précoce. A ce titre, ils ont effectué un stage de 3^{ème} dans une agence ou ont acquis d'autres expériences professionnelles en lien avec l'architecture avant d'intégrer l'école. Certains ont effectué des formations préalables dans diverses disciplines.

Leur parcours à l'école d'architecture est une succession d'opportunités et de stratégies plus ou moins conscientisées, qu'ils perçoivent comme une suite logique, *a posteriori*. Ils cherchent à intégrer des options de projets qui s'éloignent de l'architecture « capitaliste » et dans lesquelles d'autres façons de concevoir l'architecture peuvent être expérimentées. A ce titre, des options et enseignements avec des importants apports en sciences humaines et sociales les ont marqués, tout comme des rencontres avec certains enseignants, qui peuvent plus tard les coopter. « Je pense que dans tout le cursus, ça se dessine énormément en fonction des profs que tu rencontres, des options ». Les expérimentations à l'école, hors les murs, dans le cadre de petites prestations ou de concours d'idées, souvent au sein de groupes d'amis, organisés ou non en association, constituent le fil rouge de leur fin de licence et du

¹⁹ THOMPSON, op. cit., p. 145.

cycle master. Ces diplômés revendiquent à la fois une pratique sociale où l'humain est au centre de leurs préoccupations et une pratique avec les mains où le « penser-faire », c'est-à-dire le lien entre la conception et les travaux manuels de réalisation sont indissociables. Le stage obligatoire en master, bien que jugé formateur, leur confirme que le travail canonique en agence d'architecture n'est pas fait pour eux ou, au contraire, les confirme dans l'aspiration d'une architecture humble et sociale.

Se détournant dès l'obtention de leur diplôme d'un exercice en agence, ils cherchent naturellement à prolonger les pratiques qui les avaient animées lors de leur parcours scolaire. Ils font leurs premières armes à plusieurs, organisés en association, dans des projets à petite échelle, de rénovation, de mobilier ou de design qui nécessitent pas, lors d'un exercice en France, d'être inscrits à l'Ordre des architectes. D'autres saisissent des opportunités à l'étranger, dans des pays où la pratique architecturale est beaucoup moins encadrée, permettant ainsi d'expérimenter dans un cadre moins contraignant. Ce mode d'exercice peut engendrer une forme de précarité puisque cet engagement est souvent basé sur une recherche de subventions fastidieuse, voire du bénévolat.

L'engagement pour des causes sociales, environnementales ou politiques jouent un rôle important pour ces pionniers. Critiquant le « *capitalisme un peu débridé* » du marché de la construction, ils revendiquent l'utilité publique de l'architecture et développent des projets coopératifs. Ces activités en marge d'une architecture néolibérale, souvent fragilisantes, peut pourtant leur procurer un capital symbolique. Ils se font remarquer par les instances de consécration : leurs anciens enseignants les invitent à donner des conférences à l'école, voire à intégrer l'enseignement, ils sont publiés dans des revues spécialisés.

Cependant, tous sont confrontés, assez rapidement, au cadre réglementaire et déontologique qui régit la profession. Pour exercer en son nom propre et avoir accès à certaines commandes, il faut se soumettre aux règles imposées par l'instance ordinale.

« Parce que [nom de son enseignant] m'a filé un projet, et après j'en ai eu un autre. Et puis en fait, au début, je voulais pas me formaliser en agence parce que je voulais garder cette liberté et finalement à partir du moment où tu signes un plan... C'est... J'ai fait des projets, j'en ai eu d'autres, je me suis inscrit, j'ai fait du projet tout seul et en fait tu te rends compte que tu t'engages sur une décennale... Après, derrière le chantier tu vois, ... un chantier c'est jamais fini quoi, y'a toujours toujours un lien avec le projet que t'as fait et je me suis dit que c'était un peu ridicule de vouloir se préserver d'une pseudo indépendance alors que de toute façon par ton métier t'es lié sur un temps long aux choses quoi. Les projets durent longtemps. (...). Donc je me suis dit, bah on va y aller quoi. On formalise les choses. »

Une forme de multipositionnalité, synchronique ou diachronique, semble alors un compromis satisfaisant à leurs yeux : se conformer aux préceptes de la profession par l'inscription à l'ordre tout en poursuivant le travail associatif à travers le collectif, parfois s'impliquer, par cooptation, dans l'enseignement à l'école.

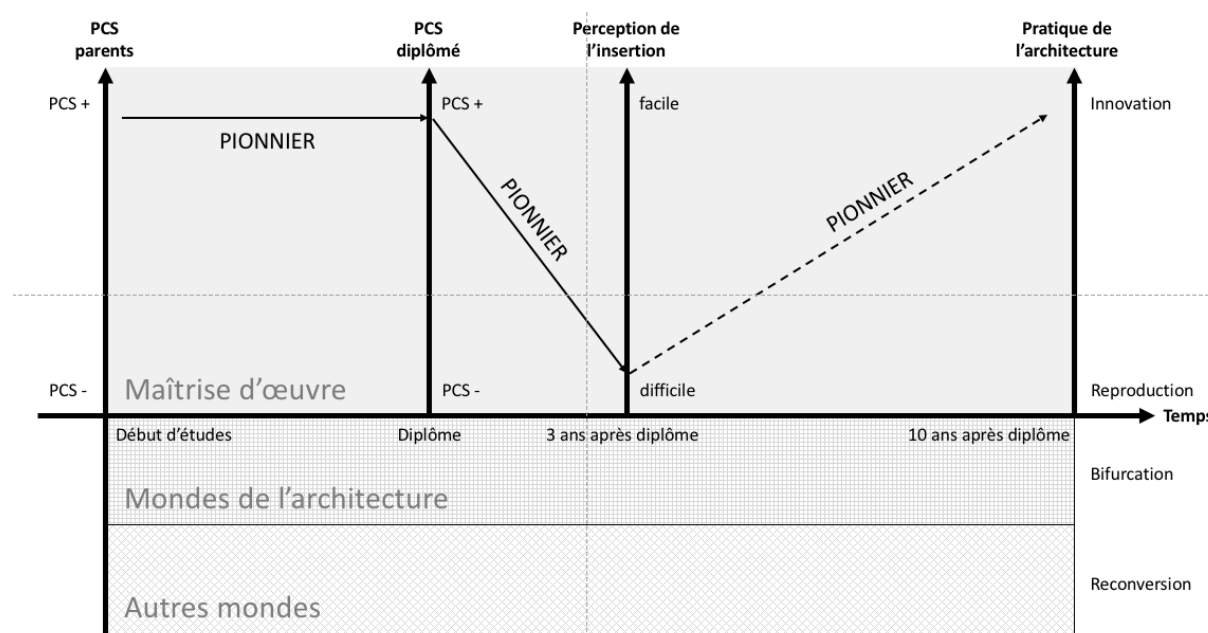
« Et une des stratégies que moi j'ai c'est ce côté un peu résilient, d'avoir plusieurs professions, au cas-où... tu balances de l'un à l'autre. Ne pas tout miser sur l'agence d'architecture. Parce que l'architecture comme nous on veut la faire c'est pas celle qui nous est demandée [par certains maîtres d'ouvrage] mais plutôt celle que nous [avons pratiquée] à l'école. »

Pratiquement tous ont obtenu, au moment de l'entretien, leur habilitation à exercer la maîtrise en leur nom propre, certification indispensable pour pratiquer légalement l'architecture en France. Certains ont également effectué des formations de spécialisation ou professionnelles, par exemple un CAP dans un métier manuel, pour mettre plus de cordes à leur arc.

La perception d'une insertion difficile semble donc plutôt liée aux conditions d'exercice en tant que jeune professionnel n'étant pas passé par la case du salariat. Un diplômé relate l'expérience de son premier projet en France, la conception d'une maison qu'un de ses anciens enseignants lui confie pour le compte d'un ami et qu'il vit comme un calvaire à cause de son manque d'expérience de maîtrise d'œuvre. C'est le prix de son « *refus clair et net (...) de ne pas vouloir aller en agence d'architecture* » et des choix qu'il a effectués en début de son parcours professionnel.

Ils gardent de bons souvenirs de leurs études et entretiennent des contacts privilégiés avec leurs anciens enseignants. Ceux-ci peuvent agir en tant que parrains : au moment de l'entretien, un diplômé entame un projet de logement groupé pour un bailleur social auquel il répond avec un mentor. « *C'est nous qui allons le faire en gros, c'est lui qui va nous guider et nous ça nous permet d'accéder à une commande* ».

Figure 6 : Schéma de trajectoire des pionniers-défricheurs



Rappelons que les figures évoquées ci-dessus, particulièrement les reconvertis et bifurqueurs, ne reflètent en aucun cas la destinée d'une majorité de diplômés. Il s'agit de trajectoires en marge de ceux qui ont, pour la plupart en tant que salariés, une pratique canonique de l'architecte.

Discussion

La notion de « déclassement » que nous avons introduite pour désigner le parcours des diplômés issus des PCS favorisées ayant perçu leur insertion comme difficile est à pondérer puisqu'elle cache plusieurs réalités. Pour les bifurqueurs, elle est le miroir d'une quête d'intérêt professionnel où l'exercice canonique de l'architecture n'est pas senti comme épanouissant. Ils sont toutefois amenés à bâtir leur trajectoire sur les fondations de leur formation initiale tout en capitalisant sur une formation complémentaire de spécialisation qui mène *in fine* à une transition fluide dans la vie active. Les pionniers-défricheurs aspirent à défendre les valeurs sociales et l'utilité publique de l'architecture en interrogeant la pratique néolibérale de l'exercice canonique. Leurs difficultés perçues proviennent de leur refus à se soumettre aux règles professionnelles établies par la profession et de leur choix d'expérimenter d'autres manières de faire. N'est pas bifurqueur, ni pionnier-défricheur qui veut. Leurs

capitaux acquis avant et pendant la formation initiale permet au premiers de capitaliser sur d'autres formations et pour les seconds d'agir comme défricheurs de nouvelles pratiques et défenseurs de valeurs sociales, politiques et/ou écologiques. Malgré leurs difficultés, ils cumulent un capital scolaire et symbolique qui leur sera utile à long terme.

Les dépassionnés pragmatiques reproduisent voire subissent – sous forme de salariat et avec une responsabilité limitée – l'exercice canonique de l'architecte. L'engagement partiel dans les études et dans leur travail risque d'engendrer un déclassement bien que leurs origines aisées, leur parcours secondaire préalable et une socialisation secondaire dans une école supérieure prestigieuse les ont prédestinés à réussir et s'épanouir. En définitive, l'école n'a pas été pour eux un cadre propice à une pratique stimulante et épanouie face à une pédagogie qui n'a pas su répondre à leurs attentes et dans laquelle ils n'ont pas trouvé leur place.

Si les transfuges réussissent leur insertion professionnelle à court terme, ils se trouvent dans une posture de reproduction de l'exercice canonique de l'architecte sous forme de salariat, endossant peu de responsabilités. Leurs façons d'exercer ne participent ainsi pas, à ce stade, à un renouvellement des pratiques de l'architecture. Étant au début de leur carrière, on peut également questionner si les décalages socio-culturels initiaux de ces transfuges ne risquent pas de ressurgir à plus long terme. À ce titre, les femmes sont particulièrement concernées car une fois devenues mères, elles doivent faire des choix entre vie personnelle et professionnelle. Une enquête auprès de ces diplômés une dizaine d'années après l'obtention de leur diplôme pourrait apporter des éclairages intéressants.

Ces travaux ouvrent plusieurs pistes d'approfondissement dont une constitue une enquête de l'insertion professionnelle des femmes. Une rapide analyse quantitative de la difficulté/facilité d'insertion perçue par les femmes en comparaison avec les hommes – que nous avons fait le choix de ne pas approfondir ici – confirme de nouveau ce que nous avons déjà constaté dans nos travaux précédents²⁰ : les femmes perçoivent leur insertion globalement plus difficile que les hommes. Quelles en sont les raisons perçues et réelles ? L'une de nos hypothèses est le supposé manque de légitimité engendrant la mise en place de stratégies de capitalisations scolaire et professionnelle.

Une deuxième piste concerne les « décrocheurs ». En effet, l'étude présente s'est attachée à analyser les trajectoires de *diplômés*. Mais qu'en est-il de ceux qui arrêtent leurs études à un stade plus ou moins avancé. À ce titre, une enquête sur le lien entre origines sociales et abandon des études non quantifié par l'école, peut nous éclairer sur le rôle que l'établissement et ses enseignants jouent dans l'accompagnement des étudiants vers la vie professionnelle.

Notons également que les travaux présentés ici ont un biais, celui du récit construit *a posteriori* par les diplômés. Adapter la méthodologie d'enquête pour recueillir ce que les enquêtés pensent qu'ils font au cours de leur trajectoires *in itinere* et non *a posteriori* grâce à une série d'entretiens semi-directifs récurrents permettra, d'une part, de comprendre comment se façonnent les représentations à mesure que les individus se socialisent à leur futur métier et, d'autre part, comment l'établissement peut les accompagner, « déplacer », voire compenser les décalages socio-culturels préalables. La modalité d'enquête par entretiens récurrents fait l'objet de notre deuxième contribution à ce projet ANR « Devenir architecte(s) : des espaces de socialisation au capital spatial. Enquête par entretiens semi-directifs filmés et récurrents, le cas des étudiant.e.s de l'ENSA Nantes ».

²⁰ HORSCH, op. cit.

Bibliographie :

BOURDIEU Pierre, *La distinction, critique sociale du jugement*, Éditions de minuit, Paris, 1979.

CHADOIN Olivier, *Trajectoires de jeunes diplômés en architecture et recomposition d'un champ professionnel*, Mémoire de DEA de sociologie sous la direction de Yvon Lamy, Université de Bordeaux II, 1996

CHADOIN Olivier, « Féminisation. La fin d'un modèle », *Urbanisme*, n° 302, septembre-octobre 1998.

HORSCH Bettina, *Architecture d'un métier, les étudiants architectes entre orientation, socialisation et insertion professionnelle*, Thèse de doctorat, Université de Nantes, 2021.

HORSCH Bettina, OUVRARD Pauline, « Devenir architecte(s) : des espaces de socialisation au capital spatial. Enquête par entretiens semi-directifs filmés et récurrents, le cas des étudiant.e.s de l'ENSA Nantes », *L'enseignement de l'architecture au XX^e et XIX^e siècles (ensARCHI)*, Rapport de recherche, 2023.

PAYNE Jennifer Chamberlin, « Investing the role of cultural capital and organisational habitus in architectural education : a case study approach », *International Journal of Art & Design Education*, vol. 34, issue 1, février 2015, pp. 9-24.

STEVENS Gerry, *The favored circle : the social foundations of architectural distinction*, MIT Press, Cambridge, 2002.

STEVENS Gerry, « Struggle in the Studio: A Bourdivin Look at Architectural Pedagogy », *Journal of Architectural Education*, vol. 49, no. 2, novembre 1995, pp. 105-122.

THOMPSON James, *Narratives of architectural education, from student to architect*, Routledge research in architecture, Londres, 2019.